

<i>Théâtre de Folle Pensée, Saint-Brieuc</i> www.rolandfichet.com	<i>référence de cet article</i> webzine/article/lecture/loin	<i>date de réalisation</i> 2003
<i>titre</i> Ce qui vient de loin	<i>auteur</i> Roland Fichet, auteur	<i>nature du document</i> Note de lecture
<i>Contexte, source</i> « Notes dans la marge » publiées dans <i>Théâtre s en Bretagne</i> n°17, « Le rire interdit », P.U.R., 1 ^{er} semestre 2003		

Ce qui vient de loin

À propos des pièces :

Médée de Hans Henny Jahnn

Affabulazione de Pier Paolo Pasolini

MÉDÉE DE HANS HENNY JAHNN

RAGE. D'emblée la Médée de JAHNN jette son lecteur dans un cirque de mots tranchants, dans un théâtre où le conflit règne en maître. On sent physiquement sa présence. Il s'introduit dans chaque dialogue, nourrit sa vitalité de scène en scène, réplique après réplique, tend vers son point de condensation maximal : la catastrophe, l'événement irrémédiable, le basculement tragique. Le voyage a lieu dans une langue qui prend d'assaut l'espace poétique du drame et de la tragédie. Chez les personnages de cette Médée il y a une énergie animale qui fait feu de tout bois. Quand ils parlent, quand Médée parle, ça fait des étincelles. Créon la traite de « bête », de « femme enragée ». Folle de rage elle l'est cette Médée noire.

CRI. Suis-je ou ne suis-je pas un étranger dans la maison du désir ? Cette question les hante. Elle jaillit de la bouche du fils aîné, du fils cadet, de la bouche de Médée comme un cri brisé. La tension sexuelle bouscule le discours, produit le flux des mots et des images.

HONTE. La plainte amoureuse de Médée traverse toute la pièce : *Tu ne me vois pas, tu ne vois en moi qu'une vieille femme au corps avachi, je suis redevenue une étrangère noire, une négresse. À l'endroit où moi je te regarde tu ne vois plus Médée, tu ne vois plus celle qui t'aime.* Cette plainte s'élève avec la beauté d'un chant pétri d'humaine souffrance, on y sent frémir la honte, l'humiliation.

YEUX. Pris dans le regard de Médée, prisonnier de ce regard, Jason s'ébroue, le beau Jason au sexe guerrier. Il tente un geste radical : changer de camp sexuel, s'affranchir de la femme sorcière qui lui a donné la jeunesse éternelle. A peine Jason a-t-il tenté de se libérer du regard de Médée que celle-ci arrache les yeux du messenger et lui fait payer son émancipation : tout ce qui est cher à ses yeux mourra : sa jeune et belle fiancée, ses fils, sa maison et tous ceux qui y vivent.

RUT. Des corps en chaleur et des corps en rut se dévoilent, copulent sans pitié. Toute innocence est perdue, abolie, piétinée. Le désir de la femme, la crue du sperme dans le corps de l'homme, brisent tous les interdits, broient ceux qui font obstacle à leur apothéose. Le fils aîné en fait la violente expérience. La scène où l'étalon de la jeune fille prend d'assaut sexuel la jument du fils aîné saisit par sa brutalité (et sa poésie). Un geste épique qui étend son ombre sur toute la pièce.

NÉGRESSE. Elle ne cesse pas de venir, de revenir, d'être là parmi nous, Médée, l'étrangère. Cette figure nous inquiète, la figure de l'intruse, la figure de l'étrangère, la figure de l'autre. Médée est étrangère, noire, et voyante. Voyante parce qu'étrangère ? Peut-on supporter de vivre sous **l'œil de voyant de l'étranger** ?

Peut-on sortir de son champ, le bannir, l'anéantir, sans dépérir ?

Est-ce cet œil étranger, cet œil de voyant qui donne de la portée à mon regard ?

AFFABULAZIONE de Pier Paolo Pasolini

SOPHOCLE. Nous avons un risque à prendre avec le mystère. Et avec la vérité. Il faut oser cheminer de l'un à l'autre. Le chemin c'est peut-être le théâtre. Pour Pier Paolo Pasolini c'est le théâtre. La tragédie antique est toute neuve, vivante, elle naît dans ses mains. Dans *Affabulazione* aucune usure du mystère le plus archaïque, il se dresse, vif, exact, coupant comme la lame du couteau d'Indien que le père offre à son fils. Pasolini nous conduit, mot après mot, au cœur du mystère qui noue le sexe et la mort, qui noue le père et le fils, qui leur donne rendez-vous à l'endroit fatal où ils ne peuvent voir et se voir sans perdre la vie ou la vue. Dans *Affabulazione* Pasolini convoque le fantôme de Sophocle. Rôdent aussi les fantômes de Jésus envoyé par son père pour être tué, d'Abraham sur le point d'immoler Isaac, d'Hamlet ...

XX^{ÈME} SIÈCLE. Un autre fantôme passe dans *Affabulazione* : notre siècle et son geste barbare : le meurtre de millions de jeunes hommes aux cours des guerres mondiales. Ce sont les pères qui ont organisé cette boucherie, qui ont condamné à mort leurs fils, qui ont inventé la thanatocratie. Nous vivons désormais sous ce régime : la thanatocratie.

HYPNOS. Dès les premières lignes le père est précipité dans une vision qui déborde, qui le déborde. Dans un songe un éclair ou un éclat de vérité vient de le traverser, de le transpercer. Quelque chose le regarde, ou quelqu'un. Il ne pourra plus vivre tranquille. Cet œil qui regarde le père le fixe, le fige, le terrifie : il ferme les yeux et vomit. Ça le regarde. Il ne peut pas y échapper. La religion, le rôle social, la famille n'étaient donc que des voiles, des masques, de pauvres cachettes psychiques. Vient d'advenir à la conscience de cet homme, vient de se déclarer une pulsion, qui le remplit d'effroi. Il verra, quel qu'en soit le

prix, ce qui le menace, il verra ce qui est caché, ce qui ne doit pas être montré. Il verra et montrera. Les « bijoux de famille » seront exposés aux yeux du fils et aux yeux du père. Provocation radicale : qu'à cet endroit et à ce moment Hypnos Eros et Thanatos nouent leur démente !

DIEU. Le père ne supporte rien ni personne entre lui et son fils, il est le fils et le fils est le père, il ne reste à la toute-puissance du *père éternel* qu'à les enlacer dans une danse de mort.

NYCTALOPES. Dans *Affabulazione* court la question du théâtre. Est-ce qu'au théâtre je ne m'installe pas dans le noir pour **voir** ? Est-ce que je ne suis pas porté par cet espoir : voir ce que les autres hommes ne voient pas ? Dans cette bouche lumineuse que montre-t-on ? Qu'y a-t-il qu'il faut payer pour voir ?

Au théâtre, nous sommes des nyctalopes.